

Rapport de séjour et de travail dans la résidence d'artiste de l'Etat du Valais et  
de la Loterie Romande à Berlin (1<sup>er</sup> juillet au 31 décembre 2010)

Mesdames, Messieurs,

Par ce papier écrit au seuil des canicules, sur le torse veiné d'une table en bois sillonnée d'ecchymoses, à la lueur chirurgicale d'un cierge si tôt fondu, déjà presque liquide, par ce puzzle de signes, sur cette partition de pixels et de bois, par cette mosaïque, l'homme que j'entrapeçois sur l'autre rive, dans le miroitement des pages, derrière un geyser de voyelles, sous une cascade de consonnes, traçant de tout son corps des lettres torrentielles, éclaboussées, chantant, riant sous le déluge, sous le délire du miroir, mirage... l'homme que je vois voguer, à la proue de la barque, sans prêter attention au sillage, trahit le vœu de vous faire parvenir, de la rive lointaine de sa lointaine solitude, quelques esquisses de ce que fut son séjour berlinois.

Mesdames, messieurs, écrivais-je, m'écriais-je... car écrire sans quelque peu crier n'est que ruine du poignet !

1) L'expérience berlinoise

En arrivant le 3 juillet vers 19h30 à la Grossbeerenstrasse 56c, j'eus le droit, en soulevant le paillason de l'atelier, à quelques recommandations de David Zehnder, mon prédécesseur dans l'appartement du complexe architectural de Riehmers Hofgarten. En guise de bienvenue, seuls les fantômes du peintre Markus Lüperz, l'ancien hôte des lieux, et de l'intendante Madame Rehberg me tendirent leurs bras. En contre partrie, dès le lendemain matin, vers 7h, je reçus le concert - mes oreilles en bourdonnèrent et en bourdonnent encore - de tous les

enfants du quartier âgés de 5 à 9, pénétrant en trombe dans la crèche mitoyenne à l'appartement.

J'aurais bien pu crier, mais comme un exemplaire du *Cri de Riehmers Hofgharten* de Bastien Fournier reposait à mon chevet, je me suis abstenu, du moins la plupart du temps. Préférant l'homéopathie littéraire aux vocalisations thérapeutiques.

Ich bin noch nicht ein Berliner, ai-je dû soupirer in petto, en me glissant le premier matin hors du lit, double, soit dit en passant.

Pour un premier arrachement géographique digne de ce nom, et linguistique de surcroît, je peux bien dire avoir été servi, et plutôt deux fois qu'une. Est-il besoin de rappeler qu'un écrivain habite davantage une langue qu'un pays ou un territoire. Où quand la langue est un espace, quand elle le fonde. J'étais dès lors noyé, absolument emmitouflé dans la langue allemande.

Une telle immersion, terrifiante et augurant la solitude d'un Nicholson dans le génial *Shinning* de Stanley Kubrick, au fur et à mesure de mes appropriations spatiales et linguistiques, se révéla si bénéfique et nourrissante. Ce contexte m'offrit l'opportunité baptismale d'appréhender peu à peu ma langue avec distance, presque de l'extérieur.

Quand Stendhal prétend, dans *la Chartreuse de Parme*, que le roman est un grand miroir que l'on promène le long des routes, phrase que Houellbecq cite justement dans *La Carte et le territoire*, n'entend-il pas que le travail littéraire ressemble étroitement aux activités spécifiques des deux figures que sont l'observateur ou le chasseur ? C'est-à-dire de celui qui fait un pas de retrait, ou de côté. De celui qui s'efface de la scène, non pas par noblesse d'âme, mais pour parvenir à capturer sa proie.

S'effacer pour se donner la moindre chance de refléter le monde, lui céder la place et la parole, redevenir simple porte-voix. C'est donc au prix de cette déontologie presque contre-nature et monstrueuse que l'observateur et chasseur qu'est l'écrivain se met hors du champ, hors du jeu. Ou quand écrire ressemble au divertissement du yo-yo ou au phénomène électrique du courant alternatif.

D'abord vivre le monde, s'y immerger, s'en imprégner, puis en parler, après en avoir soigneusement disparu.

*Primum vivere, deinde philosophari... et scribere.*

Tandis que le séjour dans la résidence berlinoise s'est montré fructueux sous nombre de rapports, il m'aura surtout confirmé dans une vision de la littérature située à l'horizon de la peinture et de la musique. Rien de nouveau sous le néon du ciel puisque c'est ainsi que l'envisage notre culture occidentale depuis l'épiphraise de Homère, le *Ut pictura poesis* de Horace jusqu'aux peintres italiens de la Renaissance. Si la peinture y est décrite en termes de poésie muette, la musique prend la forme d'une poésie parlante. Un tableau effectivement se lit, une musique s'écrit.

Le fait d'avoir baigné dans une langue étrangère, englobé donc dans une culture et un paysage à déchiffrer ou à traduire, a par ailleurs aiguillonné ma curiosité à découvrir d'autres pratiques de l'écriture, d'autres écrivains que les classiques franco-français. Pascal Mercier et notamment son *Train de nuit pour Lisbonne*, *Le monde selon Garp* de John Irving, *Chroniques de l'oiseau à ressort* de Haruki Murakami, *Kaddish pour l'enfant qui ne nâtra pas* de Imre Kertész ou encore *La conjuration des imbéciles* de John Kennedy Toole furent, parmi d'autres, de vivifiantes lectures m'ouvrant sur des territoires peu familiers jusque-là.

Les rencontres avec d'autres auteurs tels que Yves Rosset ou Jürg Beeler, tous deux installés à Berlin, m'ont enfin permis de partager les doutes, les joies, les heurs et les malheurs qu'engendrent le travail de l'écriture.

2) La démarche de l'art contemporain, nourrit-elle le travail spécifiquement littéraire ?

Vivre six mois dans la Ville de l'Ours aura aussi comblé une lacune de mon parcours, c'est-à-dire qu'il aura restreint la distance respectueuse à laquelle je me suis toujours tenu du phénomène de l'art contemporain. Ce fut l'occasion de laisser s'affronter en moi les Anciens et les Modernes afin de dépasser le conflit idéologique sans cesse déterré dans l'histoire de l'art. Voici donc les résultats de mon combat.

Pour exister au sens plein de ce mot, toute œuvre d'art doit s'efforcer de trouver le bon angle d'approche pour s'inscrire dans la marche du monde, dans le flux historique, et devenir à proprement parler un authentique objet du monde.

1 à 0 pour l'art contemporain.

Subsiste, néanmoins, une critique à l'égard de la conceptualisation pure. Malgré les brainstorming et autres masturbations intellectuelles, certes efficaces, l'art reste un savoir-

faire, l'idée ou le concept s'incarnant grâce à celui-là. Au sens plein du mot, l'artiste est le jumeau de l'artisan, créant son œuvre de la genèse jusqu'à la finition.

### 3) Le projet en cours de rédaction

Initialement, mon stylo-bille projetait l'écriture d'un roman conçu comme un laboratoire sur l'arrachement géographique, l'altérité, l'ailleurs. Un roman comme un puzzle, une mosaïque, un kaléidoscope réfléchissant les scènes charnière, les instants clé, les axiomes et les garde-fou sculptant l'histoire d'un chimiste contemporain qui cherche à quitter son destin pour faire l'expérience du hors-jeu. L'histoire d'une vie qui passe, comme la matière, par les divers états du gaz, du liquide, du solide.

L'histoire d'une vie, l'histoire d'un homme occidental qui, un beau jour à l'aube, étendu aux côtés de sa femme enceinte de leur deuxième enfant, se réveille et se lève, quittant définitivement le foyer familial. L'histoire d'un homme désengagé qui démissionne, en s'arrachant de sa situation géographique, professionnelle, sociale, humaine. Comme un ballon d'hélium lâché par une main devenue peu à peu étrangère

Un homme qui sort du rang, un électron qui rompt les liens de son orbite autour de l'atome, désavouant la molécule, se faisant monstre.

Un homme qui sort de l'autoroute, largué de son plein gré sur la bande d'arrêt d'urgence, enjambant la glissière pour faire l'échappée belle, filant vers la virginité d'autres chemins, frayant de nouvelles voies.

Un homme qui se sabote volontairement pour s'engouffrer sur les routes de la déroute, heureuse.

Et qui revient parmi les hommes...

Au roman s'est ajoutée, comme un double ou un faux jumeau, la rédaction d'un texte théâtral, pour l'instant intitulé *Monologues d'un électron*. Il s'agit donc du monologue qu'un père, à l'article de la mort, adresse à son seul fils, lequel l'écoute, comme le procureur la défense du présumé coupable.

Au fur et à mesure du plaidoyer, les personnages qu'a rencontrés le père dans le passé émergent d'un miroir et viennent s'installer autour de l'homme qui tire sa révérence. Ils deviennent alors, au même titre que le fils, les spectateurs du monologue, ou de la pièce. Les confesseurs de l'homme qui va sortir de scène.

#### 4) Credo artistique

« Si le monde était clair, l'art ne serait pas. », a pu écrire en 1942 Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*.

« Si le monde était clair, la science ne serait pas. », aurait pu lui répondre, malicieusement tirée, la langue d'Albert Einstein, dans un écho complice en signe de défi, d'un clin d'oeil de bonne guerre ou d'émulation.

La recherche scientifique et la quête artistique, si leur langage, leurs moyens et leurs résultats indiscutablement diffèrent, n'ont-elles pas pour challenge commun de clarifier le monde ? D'allumer pour ainsi dire une lumière, une torche, un quinquet, une lampe-tempête, un phare, une ampoule, un néon, un projecteur, ou déjà rien de plus, peut-être, qu'une étincelle de silex frottés, une allumette ou un briquet s'efforçant de rendre l'univers un tant soit peu visible, lisible, compréhensible et ainsi habitable ?

La vérité du microscope ou du scanner, comme celle de la plume, du pinceau ou de la pellicule, avant d'être une découverte, un *objet/résultat/figé* ou un *lieu d'arrivée*, n'est-elle pas premièrement et essentiellement un processus, une impulsion, un élan sur un chemin qui s'ouvre progressivement, une piste dont on ne saurait apercevoir la fin, sans pour autant cesser de la poursuivre, dans un mouvement de dévoilement continu, de mise à nu ou de révélation ?

Une expédition d'éclaireurs, une cordée dans les ténèbres de l'inconnu, un voyage à tâtons à travers le labyrinthe des signes et des images, une énigme codée, un dédale, un jeu de colin-maillard, une investigation où, d'indices en indices, d'interrogatoires en dépositions, se reconstruit la mosaïque d'un sens, à jamais transitoire, sans cesse à rassembler ?

Bien rares effectivement, voire utopiques, sont les affaires élucidées de A à Z, exceptionnels, les dossiers à jamais classés.

En art comme en science...

En science comme en art...

Et la boucle est bouclée, n'est-ce pas, mes chers Albert, premier, deuxième du nom ?

Devant la page d'un livre comme face au corsage dégrafé, devant une inscription rupestre ou pixelisée, devant le morcellement de lettres agencées par l'arbitraire, dirait-on, en un puzzle qui pourtant tient, le spectateur se sent parcouru d'impressions pour le moins étranges et ambiguës, confinant même au déséquilibre, au vertige. Comme devant des indices, des traces, au cœur d'une enquête non élucidée que seule la lecture peut-être démêlera. Comme le Petit Poucet devant les miettes de pierre lui permettant de retrouver la voie.

A cheval entre une écriture documentaire et artistique, là où dire *je* relève du jeu ou de la mise en scène, la plume tend le micro à une réalité irrémédiablement tronquée ou fragmentaire. Passée au tamis maladroit du poignet. Car l'on sait bien, à forcer de lutter quotidiennement avec les mots, que l'on devra à coup sûr s'incliner, l'essentiel demeurant indicible. Les trente-deux lettres de l'alphabet, en se combinant les unes aux autres pour former un tissu certes plein et continu, mais creusé de vides et de silence, ressemblent bel et bien à des témoignages qui se suspendent, faisant religieusement silence, à des regards qui sélectionnent une partie de leur vision, en estropiant ainsi la totalité, aux pièces disloquées et manquantes d'un puzzle à reconstruire.

Pénétrant donc dans une vision muette ou balbutiante, tout lecteur se retrouve aussitôt contraint d'admettre qu'il y a bel et bien, au bout, derrière ou sous le domino, quelque chose, quelqu'un, à découvrir.

Il n'en fallait pas plus pour que nous nous retrouvions ainsi au cœur d'un jeu, d'un piège, imbriqués dans les fils d'une subtile machinerie, mis au défi ou à l'enquête, impliqués de plain-pied dans sa résolution. Comme par un contrat tacite dont nous ignorons tout des conséquences, par une attraction à la fois ludique et diabolique, à la fois sérieuse et humaniste, consentie et subie, l'écrivain nous apostrophe, nous désarçonne, un peu à la manière du criminel jouant avec les enquêteurs au chat et à la souris. Nous voici investis, bien malgré nous, d'un rôle à part entière dans le jeu qu'au départ nous ne pensions peut-être qu'avoir à regarder, transformés par l'expérience artistique en spectateurs-acteurs. Il s'agit bien dans l'expérience littéraire d'une performance au sens où l'œuvre n'atteint à l'existence qu'au moment où le spectateur la rejoint et l'épouse, dans une union féconde. Et comme cette performance s'érige sur des signes, des traces ou des indices, nous glissons irrémédiablement dans la peau d'un acteur tout particulier : le détective.

« L'enquête est donc ici ouverte ! », annoncent, d'entrée de jeu, les lettres de toute production textuelle, dans un sourire discret, mi-provocateur, mi-complice.

*Les Lettres* : trente-deux legos où la présence humaine, dès le premier regard, brille des pleins feux de son absence. Nulle âme qui vive, nul personnage sous le regard de l'*objectif*. Mais ce vide personnel n'est qu'apparent ou paradoxal car tout d'un coup, ou plus lentement, subrepticement, les lignes droites ou arrondies se changent en bouches, en locuteurs, en véhicules d'une voix, en gestes, en signes, en points d'interrogation lancés au spectateur :

« Où sont passés les hommes qui les ont énoncés, qui en ont eu l'usage, ou qui en furent les témoins ? »

« Que signifie cette scène dont les lettres forment autant les personnages que le décor ? »

« Où sont partis les personnages ? Rentrés chez eux ? »

« Où, les acteurs ? Dans les coulisses ? »

« Et toi, humble spectateur, que vois-tu, qu'en penses-tu ? »

« Réalité ? Fiction ? »

« Quel est le fin mot de l'histoire ? »

Autant de questions qui d'emblée nous donnent le tournis, mais le trouble qui nous saisit s'acquitte bien en retour, par les charmes du jeu de piste, de la devinette, ou de l'imagination. Car l'art littéraire est sans nul doute aucun tout imprégné, motivé, nourri et irrigué de la sève du jeu. Un jeu où le sourire du créateur sans cesse émerge, mais un sourire parfois grinçant, presque sadique. Comme si l'auteur s'amusait à nous faire tourner en bourriques.

Il ne faudrait pas pour autant se laisser duper. Multiples et variées sont les intentions d'un art qui se conçoit avant tout comme un jeu. L'univers ludique n'échappe jamais absolument au sérieux d'un enseignement, bien au contraire ! Comme l'a suffisamment montré l'anthropologie, tout jeu recèle des règles et des enjeux sérieux que sa pratique révèle, sérieux confinant jusqu'au dramatique même, si nous songeons, ne serait-ce qu'une seconde, à l'adage selon lequel il n'est de jeu tout à fait innocent.

Le comble de la confusion, instaurée par l'auteur, entre le naturel et le culturel, le réel et l'artificiel est peut-être atteint lorsque l'écrivain met en scène le travail même de son poignet. Prenant pour cible ou pour sujet la création littéraire même. Où quand l'art se réfléchit lui-même pour s'interroger, l'un des ressorts omniprésents de l'art contemporain, qu'il s'agisse

de la photographie, du cinéma, de la peinture, de la littérature, du théâtre. Le phénomène n'est pourtant qu'une continuité.

Il s'agit bien effectivement ici du procédé littéraire de la « mise en abyme » ou du ressort théâtral connu sous l'expression de « théâtre dans le théâtre », une spéculation artistique qui plonge ses racines dans la plus stricte Antiquité classique, parcourant toute l'histoire de l'art jusqu'à aujourd'hui. *L'Illusion comique* de Pierre Corneille au 17<sup>ème</sup> siècle ou *La Répétition ou l'Amour puni* de Jean Anouilh au 20<sup>ème</sup> suffisent à l'illustrer.

« Alors réel ou artificiel ? »

« Ecriture documentaire ou fictionnelle ? »

Trouvera et rira bien qui trouvera le dernier !

Du reste ces indices, de qui, de quoi se feraient-ils les signes ou les images ?

Peut-être de l'artiste lui-même et de son travail ? De l'écrivain en somme qui, comme un criminel, efface les preuves de son forfait, tout en laissant irrémédiablement des traces, sur le lieu même de l'infraction. Des traces à partir desquelles l'enquêteur (le spectateur) pourra peut-être remonter jusqu'à leur source : le crime et son auteur.

Peut-être d'un monde qui s'efface, voué à disparaître, d'une mémoire humaine dont les oublis se montrent criminels et dont l'art a pour mission justement de stigmatiser les manquements ? Ou quand l'art se propose de collectionner des documents fragmentaires sur une Terre qui, oubliée, s'effrite, s'évertuant ainsi, en les rassemblant, à reconstruire la nostalgique Pangée.

Peut-être aussi de l'Homme et de son essentiel métier. Celui de vivre, c'est-à-dire de passer ? Dans *Le sexe et l'effroi*, Pascal Quignard écrit que « nous venons d'une scène où nous n'étions pas. L'homme est celui à qui une image manque. » La scène originelle ici évoquée représente à l'évidence la copulation parentale dont tout individu est le fruit. Notre origine,



celle dont Courbet a peint l'une des moitiés. Mais c'est à plein régime que joue la métaphore.  
A pleins poumons.

Qu'il s'agisse de la scène de notre propre engendrement ou de la scène d'un crime, de la naissance de l'univers alias Big Bang ou de n'importe quel autre phénomène, nous ne saurions y avoir un accès direct, nous sommes devant elle comme le croyant face au mystère, ou l'enquêteur face à l'énigme dont il dispose de certains indices, justement.

Et nous voici, autrement dit, contraints à rechercher.

A reconstruire.

La vie humaine, et l'art, confluent en vases communicants, s'incarnant aux carrefours, courant après l'image manquante. A la poursuite du premier mot, la première rime. Avidé d'enfin étreindre l'ultime cliché, celui qui, encore protégé par la pellicule, cimente les séquences auparavant, muettes, décomposées, les façonnant, les modelant, les animant si bien que de balbutiantes elles évoluent en scénario parlant.

La vie... et l'art ?

Une enquête non élucidée, sans cesse rouverte, reprise, troussée et retroussée. Voilà pourquoi le travail d'écriture prend bel et bien les traits d'une métaphore de l'existence, vive.

On part et on repartira à la recherche de l'image manquante, on s'évertue à reconstruire ce qui a définitivement disparu, l'îlot de l'origine, dont on dérive. On ne sait où l'on va, on avance sans rien posséder d'autre qu'un peu de temps, on repousse progressivement la frontière d'un inconnu en perpétuelle expansion.

Pour tout cela, permettez-moi enfin de radoter, vous remerciant encore une fois.

Virgile Elias Gehrig